



CLÉS D'UN MONDE DÉSSERTÉ

Un interview de YASMINA KHADRA

Réalisé par Francis PORNON

Mise en ligne Le samedi 28 Juin 2008

ENTRETIEN AVEC YASMINA KHADRA (L'Humanité 9 juin 2008)

Yasmina Khadra, dont les premiers polars firent du bruit en France, a défrayé la chronique en dévoilant sa véritable identité d'officier supérieur algérien. Il est maintenant traduit en trente quatre langues et adapté pour des films sur divers continents. Directeur du Centre Culturel Algérien, il a accordé à Francis Pornon l'entretien suivant. Prologue à la publication des carnets du nouveau voyage que vient d'effectuer ce dernier en Algérie.

Francis PORNON - Votre nom d'écrivain a d'abord conquis la renommée mondiale en tant que celui d'un auteur de polars. Mais certains de vos livres sont autobiographiques. Comment vous situez-vous dans cette dualité ?

YASMINA KHADRA : Je dois beaucoup à ma trilogie policière. C'est le commissaire Brahim Llob qui m'a révélé au public, mais son audience n'a pas eu l'écho qu'ont obtenu « Les hirondelles de Kaboul » et « L'Attentat ». Certes, je suis traduit dans 34 pays ; de là à parler de renommée mondiale, un long chemin reste à parcourir. Je travaille énormément pour élargir mon lectorat et faire avancer la littérature algérienne cran par cran. C'est rude, parfois désespérant car le public, malgré une couverture médiatique exceptionnelle, n'est pas toujours au rendez-vous. Il est peu curieux et n'éprouve pas le besoin de découvrir des voix qui ont un accent d'ailleurs, leur préférant des auteurs issus de son propre univers. Le défi est difficile et me contraint à des efforts titanesques, cependant je reste optimiste. Par ailleurs, je n'ai écrit qu'un seul livre autobiographique (L'Ecrivain) et un petit essai sur un malentendu parisien (L'Imposture des mots). J'ai essayé de situer une certaine dualité dans ce dernier ouvrage avant de me rendre compte qu'il n'y en avait aucune. Je suis romancier, et l'élégance d'un auteur est de savoir s'effacer devant ses personnages. Ce que j'ai toujours fait.

Francis PORNON - Vous m'avez dit : « Le talent n'exclut pas la roture, voire une certaine bassesse... » Faut-il distinguer l'homme de l'écrivain ?

YASMINA KHADRA : J'ai dit aussi que souvent la notoriété prête du talent à ceux qui ne savent pas le rendre. Nous vivons une époque d'opportunisme criard et effronté, d'un narcissisme obscène. La place du talent est reléguée au second plan, et les feux de la rampe s'avèrent être de délicieux bûchers érigés à la gloire des vanités et de la démesure. Il suffit de jeter un œil sur un plateau de télé pour se rendre compte à quel point l'audace est

devenue un critère de qualité et l'impudence le fer de lance du charisme. Il n'y a plus de doute : ce n'est plus ce que racontent les livres qui intéresse, mais ce qui se raconte autour des micros complaisants, voire complices. Rarement l'homme ne s'est dissocié de l'écrivain avec une telle brutalité. Le Verbe est grossièrement supplanté par la familiarité et la cuistrerie qui font que, désormais, tout ce qui brille est or. La paresse intellectuelle aidant, l'embourgeoisement des esprits est en passe de nous « cheptéliser ». Nous sommes plus fascinés par le clinquant illusoire que par les coups de génie.

Francis PORNON - Un autre jour, vous m'avez répondu : « Nedjma est devenu une prostituée... ». Dans La Part du mort, une jeune fille nommée Nedjma se sert de ses charmes pour séduire un puissant et se faire entretenir. S'agit-il d'une métaphore ?

YASMINA KHADRA : Disons qu'il s'agit de la décadence qui nous démythifie un peu partout. Les symboles rédempteurs sont devenus si pauvres, si obsolètes et barbant qu'ils se prostituent pour survivre. Quand la prédation règne, les valeurs sont disqualifiées ; ne comptent plus que les concessions que nous sommes contraints de faire pour survivre. Je crois que le monde sombre inexorablement dans l'animalité, retourne à l'âge de pierre. L'héritage que nous ont légué nos aînés, les civilisations, les cultures, toutes les belles générosités qui s'apprêtaient à nous élever dans l'estime de nous-mêmes et à nous aider à accéder à la maturité sont en train de prendre l'eau. Dans le naufrage de nos idéaux, chacun tente de sauver sa peau. On ne dit plus « les femmes et les enfants d'abord », on dit « Après moi le déluge ». Que sont devenues les Nedjma maintenant que tout se dépoétise, maintenant que l'humanité se découvre une délectation prononcée pour la bêtise et la méchanceté ?

Francis PORNON - Dans la nuit et le brouillard contemporains, concevez-vous votre acte d'écrivain comme éveilleur de conscience ou plutôt tentative d'« éclairage » ?

YASMINA KHADRA : Toute réflexion faite, l'écrivain n'est pas un éveilleur de conscience, mais une conscience solidaire des rares consciences qui nous restent. Grâce à sa lucidité et à son empathie, il rejoint l'ensemble de ces êtres qui, n'ayant pas voix au chapitre, se préoccupent du devenir de l'humanité. Dans cet élan de grande sensibilité, il les reconforte et les assiste dans leur quête d'un salut. Il leur fait prendre conscience qu'ils ne sont pas seuls et se charge de les rendre visibles, perceptibles.

Francis PORNON - « L'Algérie ! Offrande aux dieux ingrats, vouée aux vautours et aux chats-huants, reniée par ses zaïm (patrons) et ses chantres, ses ouailles et ses gourous, ses victimes et ses bourreaux, contrainte au veuvage après tant de concubinages incestueux... » (L'Imposture des mots). Vos mots cherchent-ils en somme à être des clés d'un monde clos ?

YASMINA KHADRA : Les clés d'un monde déserté. L'exode bat son plein. On se coudoie sur les chaloupes de la fuite en avant ; on contourne les garde-fous pour aller à l'air que l'on voudrait libre ; on opte pour le statut d'apatride ; on traque les licornes aux pays des matraques et de l'exclusion ; on se cherche un toit sous des ciels inclements ; bref, on rue dans les brancards et on tempête dans des verres d'eau en croyant se réinventer de nouvelles patries. Il n'y a pas de nouvelles patries ; il n'y a que des points de chute où l'on ne se relève pas. Dans cette quête névrotique de l'hypothétique asile, on est prêt à tout, à commencer par renier ses origines, son identité, sa religion afin de s'intégrer quelque part, en sachant pertinemment que s'intégrer, c'est souvent se désintégrer. Oui, mes mots cherchent les clés d'un monde déserté parce que vomi, déchu, abandonné, voué aux gémonies. A croire que les combats d'autrefois, les sacrifices, les espoirs taillés au burin dans le roc des interdits et des peines perdues ne font plus frémir notre âme. On cède aux facilités, aux appels des sirènes, semblables à des Ulysse sans gloire ni épopée ayant bradé amour et patrie pour l'illusion d'un salut, la promesse sans réel lendemain d'un lifting caricatural. C'est fou comme nous sommes capables de renoncer à notre authenticité pour nous contenter d'incarner une piètre image de nos frustrations, de notre petitesse. Quand je vois avec quel entêtement certains s'évertuent à se diluer dans leur ombre, je reste perplexe. C'est ce qui m'afflige quand je constate l'étendue de la « désertification » qui frappe mon pays. Nos idéaux tombent en poussière, nos rêves

s'émiettent entre nos doigts engourdis. L'Algérie qui naquit au forceps est trahie par ses propres rejetons. Comme des rats, ces derniers abandonnent le navire, terrorisés par le mal « de mère ». Et quand ils s'aperçoivent que le naufrage n'aura pas lieu, ils tentent de faire bonne figure en faisant porter aux autres le poids de leur propre lâcheté.

Francis PORNON - Vous écrivez les souffrances de l'émigré, non seulement comme auteur à l'étranger, mais aussi (dans L'Écrivain) comme enfant qui était mal ou pas reconnu en Algérie. La posture d'« Étranger » caractérise-t-elle pour vous l'écrivain ?

YASMINA KHADRA : Ce n'est pas une question de reconnaissance puisque je suis reconnu. Il est question d'un rejet contre nature, d'une attitude absurde que je n'arrive ni à supporter ni à conjurer sans ramener le monde des Lettres à hauteur des paillassons. De là à croire que j'en fais une fixation ou un martyr, il ne faut pas exagérer. Je suis respecté et très lu dans mon pays et je suis ravi de constater que mon lectorat français est le plus important du monde. Il y a à peine 3 ans, j'étais plus lu aux Etats-Unis et en Allemagne qu'en France. N'est-ce pas un beau retour aux sources ? La vie m'a appris une chose inhabituelle pour le commun des Algériens connu pour ses accès d'angoisse : la patience. La patience est mère de toutes les sérénités. J'écris dans cette quiétude, et cela sied à mon âme. Le reste, les hostilités, les raccourcis, l'invective et l'injustice ne sont pour moi qu'une lointaine certitude que j'existe et que je suis sur le bon chemin. Je n'ai jamais médité d'un auteur, je n'ai jamais triché ou trahi ; je demeure fidèle à un vieux rêve d'enfant que je construis livre après livre, sans fanfare ni rancune, avec juste le souci constant de ne pas décevoir ceux qui m'ont adopté et sans lesquels je ne serais qu'une rumeur vite emportée par d'autres chahuts.

BIBLIOGRAPHIE/COMMENTAIRE

Les Sirènes de Bagdad

2006 - Julliard

L'attentat

2005 - Julliard

La part du mort

2004 - Julliard

Cousine K.

2003 - Julliard

Les hirondelles de Kaboul

2002 - Julliard (Pocket 2004)

L'imposture des mots

2002 - Julliard (Pocket 2004)

L'écrivain

2001 - Julliard (Pocket 2003)

A quoi rêvent les loups

1999 - Julliard (Pocket 2000)

Les agneaux du Seigneur
1998 - Julliard (Pocket 1999)

Double Blanc
1998 - Baleine Paris

L'automne des chimères
1998 - Baleine Paris

Morituri
1997 - Baleine Paris

La Foire des Enfoirés
1993 - Laphomic Alger

Le dingue au bistouri
1990 - Laphomic Alger (Flammarion 1999 J'ai lu 2001)

Le privilège du phénix
1989 - ENAL Alger

De l'autre côté de la ville
1988 - L'Harmattan Paris

Ei Kahira
1986 - ENAL Alger

La fille du pont
1985 - ENAL Alger

Houria
1984 - Editions ENAL Alger

Amen
1984 - à compte d'auteur Paris

